

lîmes payer cher notre audace irréfléchie. Une fois engagés dans les rochers, et déjà trop avancés pour pouvoir reculer, nous tombâmes sur des passages abominables, où, même en mettant pied à terre, nous n'arrivions plus à faire avancer nos montures.

Mon domestique fit merveille en cette circonstance. Il resta bravement en selle, traînant mon cheval à la suite du sien, pour me permettre de me tirer d'affaire à pied, en sautant de rocher en rocher. De temps en temps, il descendait de cheval et remontait la pente pour dégager le Père Casimir, dont la bête refusait d'enjamber l'effrayant escalier de la descente.

Enfin, à cinq heures, nous étions réunis tous trois en bas, au bord de la plaine poudreuse, qui nous parut, cette fois, douce comme du gazon fleuri ; et, bénissant Dieu de nous en être tirés à si bon compte, nous gagnâmes la ville au grand trot.

* * *

En rentrant à l'hôtel, je trouvai une lettre d'Ocopa.

Ainsi que je me l'étais proposé, dès mon arrivée à Jauja (4 août), j'avais écrit au Rév. Père Gardien des Franciscains d'Ocopa pour lui annoncer la visite que je projetais à son célèbre couvent. Le 13 août, donc, je reçus la réponse.

On me donnait rendez-vous à Matahuasi, la station qui dessert Ocopa, pour le mardi suivant. Ce jour ne convenant pas au Père Casimir qui veut m'accompagner au couvent, nous décidâmes de partir pour Ocopa le lendemain même.

* * *

Le train
vers onze
à la station
l'heure in
Nous eûm
n'arriva q
reste, att
Enfin, n

La prem
dans la Sic
langue que
bord d'un c

Du train
terre-plein
truite, à un
ne; elle-mê
dans ce dou
qui y végète
de locomotiv
hauteurs, es
réservoir d'e
cuve en tôle
min de fer d
parts.

La fameux
Les *tambos* é
nication. De